



JOHN HOLLOWAY

**« NOUS SOMMES LA CRISE DU
CAPITAL ET NOUS EN SOMMES
FIERS ! »**

Ce livret est gratuit ! Fais le tourner
sans pitié !

Ce livret est gratuit ! Fais le tourner sans pitié ! Tu peux l'imprimer et le multiplier toi-même en téléchargeant ce fichier :

<http://www.fichier-pdf.fr/2015/06/01/noussommeslacriseducapital/noussommeslacriseducapital.pdf>

Les conseils pour imprimer et relier les livres et les livrets sont donnés ici : [http://www.fichier-](http://www.fichier-pdf.fr/2015/06/01/imprimeretrelier5/imprimeretrelier5.pdf)

[pdf.fr/2015/06/01/imprimeretrelier5/imprimeretrelier5.pdf](http://www.fichier-pdf.fr/2015/06/01/imprimeretrelier5/imprimeretrelier5.pdf)

Les autres livres et livrets de l'infokiosque sont présentés dans le catalogue téléchargeable à cette adresse :

<http://www.fichier-pdf.fr/2015/06/02/catalogue30/catalogue30.pdf>

La prochaine version du catalogue mis à jour sera disponible à cette adresse à compter du 4 juillet 2015 :

<http://www.fichier-pdf.fr/2015/07/04/catalogue31/catalogue31.pdf>

Les livres et les livrets de l'infokiosque peuvent également être lus sur le site Esprit68 à cette adresse :

<http://www.esprit68.org/biblio.html>

Tu y trouveras d'autres liens vers les diffuseurs du savoir non marchand !

Sur John Holloway et ce texte



John Holloway est né en Irlande en 1947. Professeur de sociologie à l'institut de Sciences humaines et sociales de l'université de Puebla au Mexique, ses réflexions sont notamment inspirées par le mouvement zapatiste. En 2002 il publie « ***Cambiar el mundo sin tomar el polder. El significado de la revolucion hoy*** » paru en anglais la même année sous le titre « *Change The World Without Taking Power* » et enfin en français « ***Changer le monde sans prendre le pouvoir*** » paru aux Éditions Syllepse en 2007, livre dans lequel John Holloway tente de penser la révolution en dehors de la prise de pouvoir étatique. Il poursuit sa réflexion dans un nouveau livre intitulé « ***Crack Capitalism – 33 thèses contre le capital*** » paru en 2012 aux Éditions Libertalia.

Dans le texte court ici proposé et récemment prononcé aux États-Unis, Holloway explique que la crise actuelle est en réalité la crise de notre soumission au capital. Plutôt que de tenter de la résoudre, il faut la pousser à ses ultimes conséquences qui tiennent en une phrase, inspirée par le slogan des révoltes de l'année 2011 : « ***Capital, dégage !*** »

Esprit68, avril 2012

« Nous sommes la crise du Capital et nous en sommes fiers ! »

Intervention de John Holloway – New York le 18 mars 2012.

C'est pour moi une vraie joie d'être ici, mais cela me fait peur, parce que, en réalité, c'est la première fois que je prends la parole dans le cœur de l'Empire du mal. Je tiens également à remercier expressément les gardes de l'aéroport pour m'avoir laissé entrer dans le pays et vous rendre visite, dans cette terre de la « liberté », pour m'avoir permis de venir vous voir, ici, dans votre prison. Peut-être qu'ils m'ont laissé entrer parce qu'ils n'ont pas réalisé l'existence d'une mutinerie dans la prison, une rébellion dans le cœur de l'Empire.

Nous sommes ici pour célébrer 2011, qui inonde la nouvelle année, 2012. Une année pleine de révoltes glorieuses dans le monde entier, parce que grâce à notre désobéissance, il est clair que nous sommes, nous, la crise du capital. Nous sommes la crise du capital et nous en sommes fiers. Assez, assez de dire que ce sont les capitalistes les coupables et la faute des banquiers. Le sens même de ces mots est non seulement absurde mais aussi dangereux, car elle nous constitue en victimes. Le capital est une relation de domination. La crise du capital est une crise de la domination : les dominants ne sont plus en mesure de nous dominer de manière efficace. Alors, nous sommes allés dans les rues pour manifester en déclarant que c'était de leur faute. Mais que disons-nous exactement ?

Qu'ils devraient nous dominer de manière plus efficace ? Il est préférable de prendre l'explication la plus simple et dire ceci : si la relation de domination est en crise c'est parce que les dominés ne sont pas assez dociles, parce qu'ils ne se prosternent pas suffisamment. L'insuffisance de notre soumission est la cause de la crise.

Le capital n'est pas seulement un système d'injustice, c'est un système qui accélère l'exploitation, qui intensifie la destruction. Cela peut être théorisé de multiples manières, à travers la loi de la valeur, la formation de la valeur et son temps nécessaire, selon les sociétés, ou les théories de la baisse tendancielle des profits. Cependant, ce qui importe c'est que le capital est dans une dynamique d'attaque. Il y a un mouvement sans fin d'accélération, une éternelle transformation de ce qu'est le travail capitaliste. Cela ne signifie pas seulement une intensification du travail dans les usines, mais aussi une soumission croissante, tous les jours, de tous les aspects de la vie à la logique du capital.

L'existence même du capital consiste à serrer constamment la vis et la crise est tout simplement la manifestation de ce que la vis n'est pas serrée aussi vite qu'elle le devrait, qu'il y a une résistance quelque part. Résistance à travers les rues et les places, peut-être, résistance organisée, bien sûr, mais aussi peut-être la résistance des parents qui veulent jouer avec leurs enfants, des amoureux qui veulent rester une heure supplémentaire dans leur lit, des étudiants qui pensent qu'ils ont besoin de plus de temps pour la réflexion critique, des

humains qui rêvent encore d'être humains. Nous sommes la crise du capital, nous qui ne nous soumettons pas assez, nous qui ne courons pas assez vite.

En réalité, la crise a deux issues. La première consiste à nous excuser, à demander pardon pour notre manque de soumission, et ensuite à demander plus de travail. « S'il vous plaît, exploitez-nous plus et nous travaillerons plus dur et plus rapidement, nous allons soumettre tous les aspects de nos vies au capital, nous allons oublier toutes les bêtises infantiles du jeu, de l'amour et de la pensée. » C'est là la logique du travail aliéné, la logique inefficace de la lutte à travers le travail, ce qui se conçoit comme la lutte du travail aliéné contre le capital. Le problème de cette issue est que non seulement nous perdons notre humanité, mais aussi nous reproduisons le système qui nous détruit. Si, au final, nous parvenons, chose très improbable, à contribuer à surmonter la crise du capital, alors le capital continuera plus vite, plus vite, plus vite à soumettre chaque forme de vie. Et puis viendra une autre crise, et puis une autre, et encore une autre, et ainsi de suite, mais pas ainsi pour toujours, car il se peut que nous ne soyons pas loin de l'extinction de l'humanité.

L'alternative, parce que je pense que c'est la seule alternative, consiste à déclarer ouvertement que non, désolés, nous sommes la crise du capital et nous n'allons pas nous mettre à genoux, nous n'allons pas accepter ce que nous fait le capital, nous sommes fiers de notre manque d'obéissance et de notre

refus de nous soumettre à la force désastreuse du capital. Nous sommes fiers d'être la crise du système qui nous détruit.

Regardez la Grèce, l'épicentre de la crise économique et du crédit aujourd'hui. Là-bas, la crise est tout à fait une crise de la désobéissance. Les capitalistes et les politiciens disent que les Grecs ne se soumettent pas beaucoup, qu'ils ne travaillent pas assez dur, qu'ils aiment bien faire la sieste et sortir le soir et qu'ils doivent maintenant apprendre ce que signifie d'être un vrai travailleur capitaliste. Et en donnant une leçon aux Grecs, ils ont aussi l'intention d'en donner une aux Portugais, aux Espagnols, aux Italiens, aux Irlandais et à tous les désobéissants du monde.

Et dans une telle situation, il y a deux options. La première, c'est de dire non, non, nous sommes des bons travailleurs, nous voulons juste plus d'emplois et nous allons prouver combien nous pouvons bien travailler, nous allons reconstruire le capitalisme en Grèce. Et l'autre consiste à dire, oui, vous avez raison, nous sommes paresseux et nous allons nous battre pour notre droit à la paresse. Nous allons nous battre pour pouvoir faire les choses à notre rythme, de la manière que nous pensons correcte, nous allons nous battre pour notre sieste, pour sortir le soir. Alors, nous disons non au capital et au travail capitaliste, parce que nous savons tous que le travail capitaliste a littéralement détruit la terre, qu'il détruira les conditions de l'existence humaine. Nous devons construire une nouvelle forme de vie sociale.

La première solution, dire que nous sommes de bons travailleurs, semble plus simple, plus évidente, mais peut-être ne sera-t-elle qu'une illusion, car la plupart des commentateurs disent que la récession en Grèce durera de nombreuses années, quel que soit le niveau de la conformité des Grecs.

Si vous voulez savoir à quoi ressemble la prorogation de l'échec du capital, sans aucun espoir de changement radical, regardez au-delà de la frontière de votre pays, la tragédie au Mexique, ou plus près, regardez, regardez vos centres-villes... L'autre option, celle qui consiste à dire non au capital et établir une relation sociale différente, c'est ce que beaucoup de Grecs essaient maintenant, par choix ou par nécessité. Si le capital ne peut pas fournir la base matérielle de la vie, alors nous devons la créer d'une autre manière, en créant des réseaux de solidarité, en proclamant « aucune maison sans électricité » et en formant des équipes d'électriciens pour reconnecter le courant aussitôt qu'il a été coupé, à travers le mouvement « Je ne paie pas » les hausses d'impôts ou les péages, à travers le « mouvement des patates », par lequel les agriculteurs distribuent directement leurs pommes de terre et légumes en ville à des prix très bas, à travers des marchés d'échanges, par la création de jardins communautaires et le retour à la campagne. Et en outre, par la récupération des entreprises, d'un hôpital et d'un journal. Il s'agit d'une manière complexe et très expérimentale d'aller de l'avant, où il n'y a pas de ligne politique juste ni aucune pureté révolutionnaire. Très probablement, ces formes préfigurant une nouvelle vie sociale

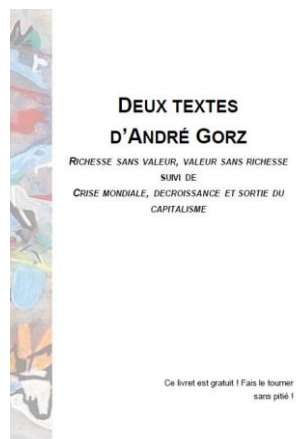
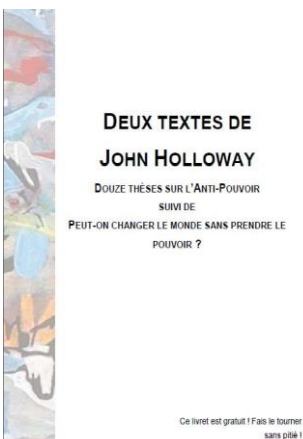
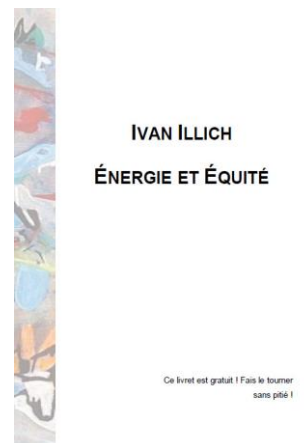
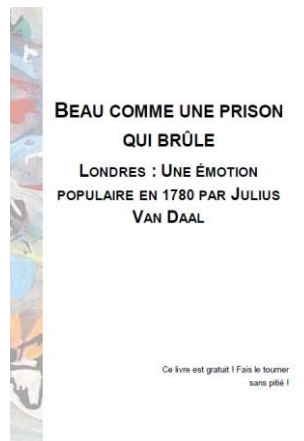
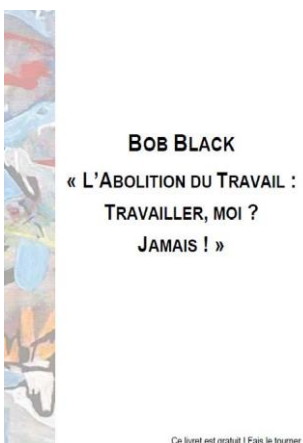
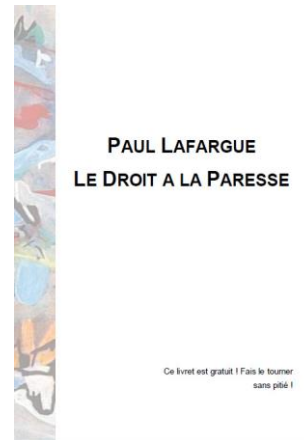
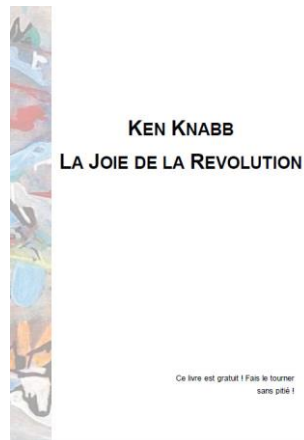
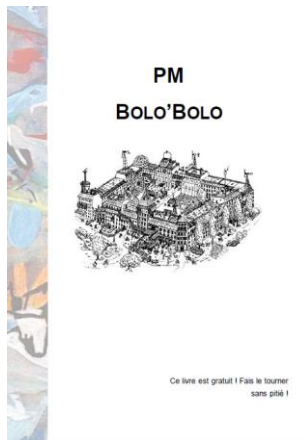
ne sont pas encore assez fortes pour assurer notre survie et des engagements sont encore nécessaires. Mais c'est clairement la direction dans laquelle nous devons pousser — clairement la direction dans laquelle nous poussons et sommes poussés nous-mêmes.

Le monde que nous essayons de créer est un monde sans réponses, un monde où nous marchons en interrogeant, le monde d'une expérimentation. Mais nous sommes guidés par notre « non » à l'inhumanité, à l'obscénité et au caractère destructeur du système capitaliste. Guidés aussi par une étoile utopique distillée à partir des espoirs et des rêves de siècles de lutte.

La crise, donc, nous confronte à ces deux options. Soit nous prenons la grande route de la subordination à la logique du capital, avec la pleine connaissance que cela mène directement à l'auto-extinction de l'humanité. Soit nous empruntons les chemins hasardeux — de nombreux chemins — de l'invention de mondes différents ici et maintenant, à travers les fissures que nous créons dans la domination capitaliste. Et à mesure que nous inventons de nouveaux mondes, nous chantons haut et fort que nous sommes la crise du capital. Nous sommes la crise de la ruée vers la destruction de l'humanité... et nous en sommes fiers. Nous sommes le monde nouveau en train de surgir et qui dit : « **Capital, dégage !** »

John Holloway New York, 18 mars 2012

D'autres livres ou livrets à télécharger :



Les autres livres et livrets de l'infokiosque sont présentés dans le catalogue téléchargeable à cette adresse : <http://www.fichier-pdf.fr/2015/06/01/catalogue30/catalogue30.pdf>